

Anne-Claire Decorvet

L'Instant limite

nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION

AVEC · LE · SOUTIEN
· · · · · DE · LA
VILLE · DE · GENÈVE



« L'INSTANT LIMITE »,
TROIS CENT QUARANTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : CAROLINE CORVALAN-LATOURE, DÉTAIL,
« FLEUR SUCRÉE », ACRYLIQUE, DIMENSIONS: 0,80 x 1 MÈTRE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-378-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2014 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À SANDRO,
*la musique et les mots,
la joie des instants
sans limite*

EN MANQUE

É MILIEN me manque...

Aujourd'hui je me suis réveillée le vide au ventre, un désert au fond du crâne! En manque de musique, en manque d'Émilien. Je tends l'oreille au chant de son accordéon, là, sur ma terrasse, et je cherche des yeux l'envol de la mélodie, mais la terrasse est muette et la main tranchée ne touchera jamais plus l'instrument, je le sais. La musique amputée est partie, et les doigts coupés m'obsèdent. Ils ne courront plus sur les touches et les boutons... ce matin, j'ai peur de craquer.

Je ne dois pas. C'est mal! À ce rythme, Émilien ne tiendra plus longtemps.

De toutes mes forces, j'ai lutté contre le manque. Je l'ai trompé avec une autre idée, je l'ai distrait par des biscuits secs et du café. J'ai voulu l'épuiser, j'ai tenté de le perdre en forêt, dix kilomètres au pas de course avant de revenir, hors d'haleine, à mon point de départ. Il était là, qui

m'attendait dans la cuisine, encore plus rusé que moi, plus violent que jamais. J'ai fui vers la ville et je suis rentrée à la tombée du jour en traînant les pieds. Campé sur le seuil il hurlait la faim, ce manque d'Émilien... j'ai fini par céder.

J'ai sorti du congélateur, un peu au hasard, un sachet plastifié de taille raisonnable en espérant ne pas tomber sur sa tête, cette fois-ci. Le givre a semé sur les emballages un film opaque et des cristaux s'en détachent : impossible de deviner leur contenu sans les avoir ouverts. Aujourd'hui j'ai déballé la clavicule droite, heureusement. Le hasard fait bien les choses.

J'ai allumé le gaz et fait revenir un hachis d'oignons frais, puis la viande. À présent le fumet se répand dans la cuisine, une odeur épicée comme autrefois celle d'Émilien, mélange de gingembre en poudre, de patates douces et de pois fins. Des bulles enflent à la surface du bouillon, crèvent à l'air libre et forment un halo de vapeur tiède. Encore une demi-heure de cuisson, mais je sais déjà que j'attendrai plus longtemps, que le ragoût mijotera deux heures au moins pour imprégner de son parfum jusqu'aux recoins les plus fermés de mon minuscule appartement.

Pour meubler l'attente, je dispose sur la table un chandelier garni d'une bougie élancée, mon assiette en grès creuse et les couverts d'argent. Face à ma chaise, le tabouret d'Émilien. J'y installe avec précaution l'étui râpé de son accordéon, surmonté du chapeau de feutre noir qu'il portait si souvent. Le décor est planté, la mise en scène irréprochable et soignée.

Émilien s'était imposé dans ma vie deux ans plus tôt, comme il jouait de l'accordéon devant le supermarché de la place aux Bons-Enfants, son feutre à plat sur les pavés, chichement garni de piécettes en cuivre. Je m'étais arrêtée, moins pour le musicien que pour l'instrument. J'avais observé de longs instants le va-et-vient des soufflets fatigués, puis j'étais repartie sans rien lui donner. Mais j'avais emporté la mélodie, un fragment d'Émilien qui vivait de trois fois rien, de ce que les autres acceptaient de payer pour un air de danse à l'entrée d'un supermarché, sur une place polluée, comme on paierait pour un peu de couleur étalée sur un mur gris.

Par hasard, au cours des jours suivants, j'étais retournée souvent place aux Bons-Enfants, passant, repassant devant l'accordéon tandis que mon répertoire s'enrichissait de valse ou de tangos selon l'humeur d'Émilien, le feutre immanquablement vide. Un matin je m'étais arrêtée pour de bon, j'avais engagé la conversation sur un air de bossa-nova. C'était joyeux, tendre et complice à la fois, si bien qu'il avait remballé son instrument pour m'emboîter le pas jusque chez moi.

Le gaz a tendance à s'emballer, je suis sur les dents, guettant la moindre odeur de brûlé. C'était arrivé, la première fois, quand j'avais cuisiné son avant-bras : le réglage imprécis, la viande qui colle au fond de la casserole et l'eau de cuisson presque évaporée... j'en pleurais de déception. J'avais fini par rajouter du liquide et tout manger quand même, mais cela n'avait fait qu'ajouter à ma peine.

Émilien méritait mieux que cet arrière-goût carbonisé dans un appartement puant l'incendie.

Il était resté chez moi comme en transit, entre deux trains, deux avions, deux aventures... un amant suspendu dans le temps. Ce flou lui plaisait, moi je ne savais jamais à quoi me raccrocher. Le plus solide en lui, c'étaient les bretelles de son accordéon. Tout le reste me glissait des doigts : ses vêtements qui tombaient sur mon tapis, sa peau que mes mains frôlaient sans jamais laisser de traces, et surtout sa musique, impalpable, qui roulait sur le sol et se fondait dans les carrelages.

Par chance Émilien se plaisait dans mon arrière-cour, un coin de terrasse un peu défoncé que j'avais planté de lauriers-roses et d'un olivier transi pour tromper la grisaille. Une trouée sur l'extérieur un peu décatie, comme le reste, un combiné de charme éphémère et de décomposition propre aux vieux bâtiments voués à la démolition. J'y vivais depuis quelques mois dans deux pièces au rez-de-chaussée, sans confort ni chauffage, hormis la cheminée au tirage incertain. Trois familles s'entassaient dans les pièces restantes et sur les étages, aux mêmes conditions. La municipalité fermait les yeux, nous partirions dès l'arrivée des bulldozers et moi je ne me liais réellement avec personne.

Dans ce lieu sans propriétaire, Émilien s'était installé comme chez lui. L'odeur pourrissante et douce d'arrière-automne entraît par la terrasse, et les derniers pétales de lauriers-roses éclairaient le demi-jour d'un fuchsia flamboyant. Quand le soleil chauffait le mur extérieur et que les températures s'inversaient, nous restions dehors, engourdis comme des lézards sur la pierre ; alors Émilien sortait son accordéon.

L'heure bleue nous enveloppait, cet instant fragile où tout se confond, le jour et la nuit, ce moment trouble où parfois nous ne nous reconnaissons plus nous-mêmes. Émilien jouait, j'étais transportée.

Les notes éclaboussaient l'arrière-cour illuminée comme autant de ballons rouges au-dessus des toits, bulles verticales que je regardais filer dans le ciel bas. Le réservoir paraissait sans fin, les mélodies inépuisables. Émilien semblait ne jouer que pour moi dans ce jardin d'hiver, mais je crois qu'il jouait surtout pour lui. J'observais ses mains sur l'instrument, ses doigts qui glissaient sur les touches, et par comparaison mes propres mains me semblaient dépourvues de toute intelligence et de toute utilité ; des choses mortes ! D'elles ne naîtraient jamais ni beauté ni musique.

On frappe à ma porte. Sans doute Hassan qui vient aux nouvelles.

— Hum... Ça sent bon, chez toi !

Pour une fois...

— On a tué le mouton ce matin, reprend Hassan. Si les flics avaient l'idée de débarquer, tu ne sais rien, bien sûr.

Entendu, Hassan. Après tout, je te dois bien ça. L'an dernier, c'est toi qui m'as décrit sans en omettre un geste comment tuer, écorcher, puis dépecer le mouton que tu avais planqué sur ma terrasse, à l'abri des curieux. Trois jours à brouter mes lauriers avant de le hisser dans l'escalier de nuit, le museau sanglé d'une courroie, pour l'exécuter chez toi. Je ne t'avais rien demandé, Hassan, mais toi, la tasse de thé vert à la main, tu m'avais spontanément détaillé la mort de l'agneau.

— Bien sûr il faut supporter la vue du sang, la peau qui se décolle et le bruit de la scie sur les os. Mais vois-tu, Lisa, ce mouton-là n'est pas que de la viande...

Il fixait les feuilles de thé vert, absorbé en lui-même, évoquant pêle-mêle la scie et le couteau, le repas partagé, l'indicible joie de se remplir autrement que par le ventre.

— ... une fois vidé de son sang, débarrassé de toute impureté, l'agneau n'est plus qu'innocence et je m'en nourris jusqu'à me sentir aussi pur, aussi blanc.

Moi j'imaginai Hassan, les mains rouges et le cœur immaculé, tout imprégné de l'odeur du sang, pétri de prière et de repentir. Il levait sur moi son regard doux, ses mains malmenées par la ferraille et le ciment, sa triste solitude d'exilé dissimulée comme une honte. Je connaissais des dizaines d'hommes qui, bien davantage que Hassan, auraient mérité d'implorer le pardon, l'innocence et la pureté retrouvées.

Son thé terminé, Hassan avait reposé la tasse et remercié pour l'instant sucré. J'avais accepté son invitation, partagé l'agneau à sa table avec ses voisins, des inconnus, puis j'étais retournée à ma terrasse où traînaient quelques excréments noirs et la puanteur du suint.

Ainsi c'est donc à nouveau l'Aïd? Une année écoulée, déjà? Je rassure Hassan avant de lui fermer la porte au nez.

— Sois sans crainte, Hassan, je ne dirai rien, je serai plus muette qu'une tombe.

En prononçant ces mots, la sueur me coule entre les omoplates. Un soir comme celui-ci, si la

police arrivait chez moi, soulevait le couvercle de ma casserole et découvrait, frémissant parmi les patates et les pois fins, la clavicule d'Émilien ?

Le bouillon s'enfle et retombe, parcouru d'imperceptibles vagues, et je l'inspire un instant profondément, la peur au ventre et les larmes aux yeux. Moi aussi j'ai manié le couteau, la scie à métaux... de façon clandestine. Et moi aussi je me sens dépravée, impure et sans espoir d'un pardon.

Passé février, j'avais perçu dans les mélodies d'Émilien une énergie nouvelle, un tempo traversé d'une allégresse inconnue. Une mue s'opérait, qui me terrifiait. Le soupçon prenait forme au fond de mon crâne, enflait comme un crescendo, sonnait de façon lugubre dans mes cauchemars et mes insomnies. Émilien s'était complu chez moi, prenant là ses quartiers d'hiver, et vauté sur ma terrasse. Où l'emmènerait le printemps ? Car il partirait, forcément...

Un matin quelconque il se serait levé, m'aurait rejointe à la cuisine, un sac en plastique à la main, l'accordéon sur l'épaule. Adieu, je m'en vais... Sourire aux lèvres et de l'impatience plein le corps. Alors j'aurais pu le menacer, le supplier, le tirer par les bretelles, regard ailleurs Émilien serait parti. Joyeux, plein de vie... tendu vers l'avenir et ses milliers de possibles alors que j'étais déjà reléguée dans le passé, parmi les choses mortes aux secrets éventés. De la nouveauté, voilà ce qu'il réclamerait. Moi je resterais seule, obnubilée par le tabouret vide et le silence de l'accordéon.

Toujours plus sombre avec l'allongement des jours, il me venait des idées noires, à mes yeux bien plus réelles que le mur derrière l'olivier, le vent traversant

l'instrument, les mélodies allègres au-dessus des toits. Je posais la main sur Émilien, surprise à chaque fois par le contact de sa peau. Dans ma tête il était déjà l'absent sans consistance et je ne m'en consolais pas.

Les bourgeons gonflaient sur les arbres, on sentait la vie déborder des troncs morts, une force irrésistible venue du ventre de la terre. Une grande faim soufflait sur la ville, un appétit féroce : oublier l'hiver, inspirer l'air doux, se gaver de vert tendre. Un mouvement si puissant qu'il me balaierait, moi qui voulais justement que rien ne change : Émilien dans mon lit, l'accordéon sur l'étagère, à tout jamais ! Vivre en instantané, comme sur une photographie, freiner le cours du temps, prolonger l'hiver indéfiniment, tel était mon impossible rêve.

Avril était bleu, presque acide. Émilien jouait par les rues, on le payait bien, le feutre débordait. La joie jaillissait des porte-monnaie dans le flot des pièces blanches. On entendait de moins en moins souvent l'accordéon sur ma terrasse et nos heures bleues se raréfiaient.

Bruit de verre brisé, fracas sur les dalles, un plat de porcelaine explose à côté du laurier. Je sursaute ; on dirait que Léa se déchaîne à nouveau. Je déteste leurs problèmes de couple ! À travers la vitre, je vois dégringoler leur appartement : vaisselle, appareils électroménagers, télévision, chaîne hifi s'entassent en pièces détachées sur ma terrasse. En chute libre un glapissement : Jules s'est vengé, le chat noir de Léa tournoie et s'abat, le poil hérissé. Joli coup ! Moi aussi je déteste cet animal qui miaule et pisse à longueur de journée à l'étage. Sans pitié je l'observe, noir dans l'obscurité, détalant sur trois pattes.

Encore des hurlements. Je me crispe. Il est presque certain que Léa va débarquer bientôt, juste au moment de me mettre à table, des bleus plein le visage et les cheveux défaits, pour me dire à quel point la passion la ravage. Et moi je danserai d'un pied sur l'autre, à redouter que le ragoût déjà trop cuit ne soit plus qu'une purée où la viande aurait fondu.

Soudain je tressaille à ses cris :

— Tiens, voilà ce que j'en fais de ta gratte !

Comme au ralenti, dans un lent vol plané, la guitare de Jules s'abat sur les débris, déchaînant ma rage. Au-delà du plafond, le bruit sourd des coups se renforce et s'accorde aux battements de mon cœur indigné.

— Vas-y, cogne encore, Jules...

Car voilà qu'on défenestre la musique, à présent, qu'on l'envoie valdinguer dans le noir, s'écraser dans l'obscurité, qu'on veut la réduire au silence... Échevelée, la guitare en morceaux me fixe de son œil vide. Certains crimes dépassent l'entendement.

Début mai, place aux Bons-Enfants, de nouveaux musiciens surgissaient du bitume, exhalant comme un parfum d'airs joyeux qui réveillait la cité. Chez tous je retrouvais des concordances, un air de parenté dont je me sentais exclue. Émilien se fondait dans leurs groupes et les accompagnait parfois pour des duos, des trios même. Il allait repartir, je n'en doutais plus. Je ne savais comment le retenir. Entre mes doigts, j'imaginai la photographie couleur sépia : nous deux, main dans la main, pour l'éternité... L'accordéon ne faisait qu'en rire.

Un matin la décision s'est imposée malgré moi : j'allais le garder là, chez moi, jusqu'à la destruction des murs. Il ne quitterait pas la chambre, ni la terrasse, son accordéon vissé sur l'étagère. Alors j'ai saisi mon cutter neuf ; la lumière de l'aube dansait sur le plancher comme une invitation au voyage, il ne fallait pas qu'il la voie.

— Sans souffrance et sans voir le couteau, m'avait dit Hassan. Mais pas question de l'étourdir auparavant, le mouton doit rester conscient.

C'est pourquoi j'avais chuchoté son nom doucement.

— Émilien ! Réveille-toi.

L'esprit encore endormi, il avait ouvert les yeux, m'avait souri. La lame tranchante, un rapide aller-retour sous le menton, ma main qui maintient fermement sa tête en arrière... et j'observe avec épouvante les deux sourires superposés : les lèvres d'Émilien qui s'étirent et pâlisent, en dessous le sourire rouge qui s'étend, gagne les épaules, puis le torse... Il ne se débat presque pas ; tout comme pour l'agneau chez Hassan, la mort survient très vite.

Étendu sans vie sur mon lit, je ne le reconnaissais plus. Ce silence... La musique avait fui son corps et fondu sur les carrelages, comme autrefois les notes rouges et brillantes. Il n'en restait rien dans ce corps inerte ; Émilien s'était vidé, métamorphosé. J'ai empoigné la scie à métaux sans émotion particulière.

Quand on n'a pour équarrir son amant que les directives oubliées d'un voisin sacrifiant l'agneau de l'Aïd dans sa salle de bains, le vertige menace. Comment pratiquer ? Dans quel ordre ? Aucun mode d'emploi ! Jamais je ne m'étais trouvée face à de telles incertitudes.

Il me semble avoir tâtonné, sué sur les articulations, les os et les tendons pendant des heures. Un travail éreintant, comme l'avait souligné Hassan. Enfin tout fut terminé. Ne subsistaient d'Émilien que des pièces détachées réparties dans des sachets de dix-sept litres, et du sang, du sang partout, que j'ai dû longuement frotter, lessiver, pour que mon appartement retrouve l'éclat du presque neuf qu'il n'avait jamais eu. J'ai relevé la tête, avec un soupir...

Il était là, sur l'étagère, immobile et m'observant sans bruit, celui qui m'avait troublée dès le premier instant, l'accordéon distant, l'instrument tabou, tout prêt à se déplier si seulement je le voulais bien.

Les doigts frémissants, je l'ai tiré par une bretelle, il a basculé contre moi. L'étui noir un peu sali, le tissu râpeux sous ma paume... à ce premier contact j'ai senti trembler mes mains moites. Jamais je n'avais touché d'accordéon.

Lentement j'ai fait glisser la fermeture Éclair; en prenant tout mon temps, j'ai déshabillé l'instrument. Massif et volumineux, je m'étonnais de le sentir aussi dur, aussi lourd, et je me désolais de ma maladresse. À tâtons j'ai fait sa connaissance. En saillie, les boutons noirs; à l'autre extrémité, les touches pâles étaient glacées sous mes doigts, je les ai caressées longuement jusqu'à les tiédir, et je sentais l'instrument s'apprivoiser sous ma peau.

Le jour déclinait, moins vif, et l'accordéon luisait d'un éclat doux dans la pénombre de mai, comme un aimant vers lequel on revient sans fin, malgré soi. Je ne me lassais pas de l'explorer, de me l'approprier... J'ai palpé son envers et son endroit, j'ai glissé mes doigts jusqu'aux creux cachés des soufflets, le cuir en était

tendre et lisse. Enfin je l'ai déplié tout entier, j'imitais les mouvements d'Émilien, ce va-et-vient prolongé, ces allers-retours en cadence. L'instrument docile obéissait, soufflant doucement dans la nuit jusqu'à ce que j'en aie eu assez.

Je l'ai reposé, je l'ai rhabillé. Maintenant l'accordéon m'appartenait.

Le silence au-dessus de ma tête agit comme une stridente alarme, je tressaille. Est-ce qu'il l'aurait tuée, là-haut ? Décidément cette soirée concentre tous les crimes, et la perspective d'un repas solitaire et détendu s'estompe au fil des heures. Entre le mouton de Hassan et la guerre conjugale de Léa mijote un insignifiant ragoût qui pourrait bien me perdre aussi. Si seulement je n'avais ressenti ce manque aigu, dès mon réveil ! Si seulement Jules avait mieux rangé sa guitare ! Si seulement l'Aïd tombait à dates fixes et prévisibles ! Si seulement...

Quelques pas traînants dans le couloir, encore une fois j'entends qu'on frappe à ma porte. Envie de ne pas répondre. Envie de ne plus me démener, depuis quelques années ma vie me dépasse et je ne maîtrise plus rien, pourquoi me lever ce soir avec effort, triturer ma serrure et découvrir, empruntés, se dandinant sur mon absence de paillason, deux flics en uniforme, un revolver au côté ?

J'en reste bouche bée. Cette apparition trop prévisible me sidère.

J'hésite à tendre mes deux mains. Menottez-moi, qu'on en finisse, assez de dérobades, je n'en puis plus. Laissez-moi saucer mon assiette et je suis à vous !

J'avais perdu la mémoire après la mort d'Émilien. Je me souviens seulement de la présence sombre et muette de l'accordéon sur l'étagère, de la canicule étouffant peu à peu la ville, asphyxiant ma terrasse. On étouffait. L'été se prolongeait dans les vapeurs de bitume, et à la sortie du supermarché, passée la ligne claire de la climatisation, la place aux Bons-Enfants fumait, dépourvue de végétation, comme un désert à traverser, le pas lent, la nuque brûlée de soleil. Je m'y traînais parfois, rarement... Trop chaud. Trop aveuglant. Sur le seuil du supermarché se succédaient, transpirants, des musiciens des rues. Jamais longtemps !

Flûtes de Pan, tambours, harmonicas... je passais sans jamais ralentir le pas, rien ne me retenait place aux Bons-Enfants, jamais il n'y venait d'accordéoniste. Au fil des mois je m'étais résignée au silence.

Un jour où je m'étais hasardée au supermarché pour en rapporter des bières, assoiffée à l'idée de la mousse au coin de mes lèvres, j'ai reconnu la mélodie : une bossa-nova pressée, rapide... il était de retour ! J'ai tout planté là, malgré la fureur du caissier, pour courir à l'entrée du magasin. La bossa-nova d'Émilien... je l'aurais reconnue entre cent mille, et j'ai foncé vers lui, le visage heureux.

Mais dans le soleil vertical, son ombre ramassée sous elle, une fille jouait pieds nus, son foulard dénoué sur le pavé, vide... Elle s'en moquait, visiblement, puisqu'elle dansait d'un pied sur l'autre au rythme de la bossa-nova, sans souci de la sueur qui roulait sous ses bras, sur ses jambes, y laissant des sillons clairs.

Elle m'a souri, le menton tendu vers son foulard, l'air de dire: une pièce, s'il te plaît... La déception m'avait figée. Je détaillais ses cuisses minces et les pieds sales, le short effiloché, le T-shirt aux manches enroulées, l'épaule à nu. Cette fille avait l'air affamée. Mais la musique qui l'enveloppait, la chaleur qui montait d'elle auréolaient son corps maigre, et ses doigts couraient sur les touches, osseux, si semblables à ceux d'Émilien! Je me sentais le cœur en morceaux. Cette fille aurait pu être sa sœur.

Une fois rentrée chez moi, je me suis crue dans un caveau. Ténèbres et silence, après la bossa-nova déroulée en plein soleil. À cet instant précis, pour la première fois, le manque a fait entendre sa voix. Têtue, impitoyable, exigeant son dû. Comme une créature affamée à l'intérieur de moi, le manque hurlait plus fort que tout, je n'entendais que lui. Ce qu'il voulait?

— La fin du silence, éructait le manque. Envoie la musique. À fond!

Maladroite, j'ai pris l'accordéon sur l'étagère et je l'ai déballé, les larmes aux yeux. Quand c'était moi qui le maniais, de l'instrument sans volonté ne naissait jamais le moindre son.

— Pas comme ça, pauvre idiote, hurlait la voix. Quand on ne sait rien faire, on recourt aux experts!

À qui m'adresser? Pas à la fille aux pieds nus! J'avais décidé de ne plus jamais inviter chez moi d'accordéoniste.

— Et ton congélateur? a rugi le manque. Il est bourré d'un musicien jusqu'au plafond, des kilos de viande en sachets de dix-sept litres! À ce régime on apprend la musique. Au boulot!

J'étais horrifiée.

Certes j'avais entreposé, ne sachant qu'en faire, ce qu'il restait d'Émilien dans mon congélateur, et je n'y pensais presque jamais, sauf au moment de palper l'accordéon. Je faisais aller les soufflets, contraction, décontraction, de ce lent va-et-vient qui, plus que tout autre, m'évoque le doux mouvement de l'amour. Et l'instrument se laissait faire. Pourtant, jamais l'idée ne me serait venue de sortir du froid les sachets surgelés, de les ouvrir, de...

— Tais-toi, j'ai hurlé. Je ne veux plus t'entendre. Jamais!

Surpris le manque s'est tu. Mais il n'avait pas dit son dernier mot.

— C'est rapport au stationnement longue durée dans votre impasse, débute obligeamment le flic de droite.

À sa gauche, embarrassé, le second sourit muettement, sans doute a-t-il un grade inférieur... Après tout je m'en fous: de gauche ou de droite, ils m'enverront au clou.

— Je ne possède aucun véhicule, assuré-je avec force.

Ils sourient niaisement. Ce n'était qu'une feinte, histoire de me piéger plus sûrement. Les investigations sérieuses vont commencer, je le sens à leur sourire qui se camoufle aussitôt, me laissant l'image d'une canine en arrière-plan.

— Connaissez-vous les Sturzmann?

Eh bien non, je ne connais pas les... D'ailleurs, en ce moment, messieurs, je nage en plein désarroi, je ne comprends plus ce qui m'entoure: Hassan et

son mouton, Jules et sa guitare en morceaux, Léa sans doute en sang, peut-être égorgée, le chat parti sur trois pattes...

— C'est précisément d'animaux dont nous souhaitons vous entretenir.

Allons bon, des agents de la SPA ! Je ne risque rien, je ne mange ce soir ni chien ni perruche, rien de ce qu'on trouve habituellement sur les rayons des supermarchés.

— ... d'anciens squatteurs... après leur départ... un chien... dans la pièce du fond... rien vu ? Rien entendu ?

Ma blondeur et mes yeux pâles les rassurent. Non, je ne sais rien de cette atroce histoire. Un chien laissé seul et retrouvé mort, enfermé dans la villa, les os déjà blanchis, le regard vide. Une agonie interminable à quelques mètres de ma terrasse et je n'ai rien entendu, que le silence. Un sacré couple de tortionnaires, à mon avis, ces Sturzmann. Avaient-ils idée de cette souffrance inutile ?

Un chiot ! Je l'imagine errant sans trouver la sortie, en rond. La faim, la soif... et pour finir le renoncement. Le squelette allongé par terre et la tête levée, comme s'il espérait son libérateur. Adoucis, les flics ont maintenant le regard bienveillant, celui qu'on porte aux amis des bêtes.

— Et pourtant, vous n'êtes pas végétarienne, conclut le plus galonné.

Pour un peu, je le crois prêt à soulever le couvercle de ma casserole et tremper son doigt répugnant dans mon ragoût. Bas les pattes, on ne touche pas !

J'avais lutté pied à pied contre le manque, évitant toute tentation sonore. Je fuyais la place aux Bons-Enfants, je ne me hasardais plus dans les rues de peur d'y croiser des musiciens, je me forçais au silence en me répétant qu'elle est à ce prix, la rencontre avec soi-même, dans le néant de la surdité. Pas un bruit, le calme plat... je finirais bien par m'y habituer, me répétais-je, en sueur.

À mesure que je plongeais dans le silence et l'isolement, le manque se renforçait. Nostalgique, il évoquait les soirées d'autrefois, la terrasse et la musique autour de nous, baignant les murs et l'air ambiant, nous pénétrant jusqu'à nous laisser le corps détendu, l'âme apaisée. À présent, le manque hurlait moins fort, il ne rugissait plus, mais il pleurait tout bas l'absence de l'accordéon, sa peine me brisait le cœur.

Alors j'ai fini par céder.

Je l'ai fait cuire et je l'ai mangé pour la première fois. Ni bon ni mauvais... ce n'était pas d'Émilien que je me nourrissais, mais d'harmonie et de musique. Au fond de moi le manque en tremblait, mes mains tremblaient, mon estomac tremblait. Jamais je n'avais tant regretté ce que j'étais en train de faire.

— Eh bien nous allons vous laisser, conclut le flic à regret.

Son regard frôle un instant mes jambes, après un détour vers la casserole. Il espérait peut-être une portion de ragoût ? Je ne pousserai pas si loin la perversité, mon gros. Va, poursuis ta traque, il ne manque pas de victimes en ces lieux : le chien, le chat, le mouton... Leur sang crie vengeance et des assassins rôdent en liberté.

Mais le flic s'attarde ; il commence à m'énervé. Fous le camp, j'ai faim, moi. Son œil a fait le tour de l'appartement, plusieurs fois : le lit, la table, une chaise, une étagère, un accordéon... voilà tout. Je n'ai jamais rien possédé en double.

Une ultime fois, son regard a parcouru les murs vides et le plancher nu.

— Vous paraissez trop seule, lâche-t-il comme une bombe avant de sortir enfin.

Sur le coup je suis anéantie. Il m'a percée à jour ce fin limier, je suis trop seule, avec pour unique compagnie un accordéon silencieux. Même le manque, au fond de moi, reste interdit, privé de réplique.

À bout de forces je me laisse tomber sur ma chaise. Il m'a coupé l'appétit, ce flic, avec son flair. Aucune envie désormais de remuer la sauce ou de me remplir le ventre ! Rien de tout cela ne pourrait assouvir ma faim, maintenant que sa parole a traversé mon tympan jusqu'au cœur. À voix basse j'interroge le manque, alors que je connais déjà sa réponse. Évidemment, Lisa, la solitude... on devient fou ! Celui qui te manque, c'est lui, c'est Émilien.

Celui que j'ai retenu, de force, auprès de moi... ni véritablement présent, ni réellement absent. L'accordéoniste entre deux mondes... impalpable... À cet instant le regret me broie, ce que j'ai fait m'apparaît dans son atroce absurdité. Quand je l'assassinai, je me suis privée d'Émilien, voilà la vérité. Qu'aurais-je dû faire ?

Ouvrir la porte et le laisser s'en aller ? Mais s'il n'était jamais revenu ?

Le feutre assis sur l'accordéon m'adresse un clin d'œil, et je vois les soufflets contractés, l'ample mouvement d'Émilien qui les déplie et les ramène, encore et encore, jusqu'à la fin. Le soufflet va, le soufflet vient... comme Émilien. Peut-être revient-il un peu changé mais il revient, forcément, jusqu'à la note ultime.

Émilien serait-il revenu ? Comment le savoir, à présent...

Mais je sens bien qu'il serait revenu si je l'avais laissé partir, si j'avais eu la force de lui dire : Avec ou sans moi, deviens qui tu es.

Maintenant j'ai tout perdu. J'aurais beau m'en repaître de la tête aux pieds, me gaver d'Émilien jusqu'à la nausée, jamais je ne saurai jouer de l'accordéon. Et je ne comprends toujours rien à l'amour.

Un spasme de regret me noue l'estomac quand je revois ce que j'ai fait : le couteau, la scie, le ragoût, la viande qui fond dans la bouche comme un baiser... je cours aux toilettes et je vomis cet amour cannibale qui me dévore, je maudis mes gestes insensés, je me juge et me condamne pour l'absence d'Émilien. Par ma faute !

Au fond de moi, tout petit, le manque se rétracte. Aujourd'hui, je crois que je l'ai tué, lui. Tant mieux !

Je me débarrasse du ragoût, des patates et des pois fins dans la poubelle. Mais la clavicule qui pourrait me trahir, je la jette au feu, dans la cheminée, puis je reste là, sur ma chaise, hébétée. Toutes lampes éteintes, je ne m'éclaire plus qu'à la lueur d'Émilien qui rougeoie, m'enveloppe de son

chaud sourire et m'assure que tout est bien. Des ombres courent sur les murs, de plus en plus ténues, puis les braises exténuées ne diffusent plus ni clarté ni chaleur. Un frisson me saisit.

Durant ces dernières minutes je n'ai pensé à rien, l'esprit trop vide et l'estomac noué. L'accordéon muet pèse dans mon dos comme un reproche inexprimé. Ce soir il m'emplit de nostalgie, ce silence intolérable, et je ne sais plus ni de qui ni de quoi je suis en manque.